

Préface

Comme la rue Lluçia, la rue de l'Anguille est un lieu de passage. Elle relie le cœur du quartier Saint-Jacques, le Puig, à la place de la Révolution Française, anciennement place des Dominicains, elle relie la misère d'en haut à la bourgeoisie d'en bas, autour de la Cathédrale.

J'ai grandi dans ses ruisseaux : le taudis familial ne me retenait guère. Son seul confort, décisif, était cependant celui d'une affection familiale qui ne m'a jamais manqué. Cette rue, en des temps reculés, était le cœur du quartier juif, le labyrinthe du Call dels Jueus.

Voilà déjà une géographie qui m'a rendu extrêmement sensible au beau et simple récit de Michel Bolasell.

Je l'ai lu d'une traite, avec émotion. Il était à la fois familier, oh combien, et tout autre. A chaque croisement d'expérience ma gorge s'est serré, et en même temps les racines familiales distinctes et l'espace d'une quasi génération nous séparant, j'éprouvais au fil des pages à quel point chacune de nos existences, fussent sur la même île, sont différentes, sont uniques.

J'ai vu les soldats allemands arriver à Perpignan. J'avais huit ans. J'ai entendu les coups de feu de la « Libération » et vu défiler les maquisards à la rue Louis-Blanc.

En face de la maison dont avec mes parents de bohême nous occupions un rudimentaire troisième étage, vivait une dame que je revois, grande, mince, avec un chignon grisonnant.

Elle était seule avec son fils. Il s'appelait Gustave Suss. Il avait mon âge, nous étions très copains.

Un jour, ils ont disparu tous les deux, brusquement. Vers le Nord ? Vers le Sud ? On sait la différence : une Espagne accueillante ou les camps de la mort.

Michel a connu les guerres postérieures, celle d'Algérie entre autre, et les premiers pas américains sur la lune. Quand il était au lycée Arago je l'avais déjà quitté et j'étais ordonné prêtre à l'église Saint-Jacques.

Malgré tout, l'amitié profonde de sa maturité, de ma vieillesse, nous a fait partager longuement bien des souvenirs d'enfance, d'adolescence.

Le même quartier où nous vécûmes si voisins, un habitat assez ressemblant, la grâce ou la disgrâce d'être l'un et l'autre fils unique, ont fait que souvent nous avons dans nos mémoires entendu résonner des échos identiques, peut-être d'autant plus à la faveur d'une sensibilité voisine, confirmée aujourd'hui dans un enracinement spirituel commun.

Ce n'est pas sans raison prémonitoire, cher Michel, que j'ai passé mon enfance à jouer sur la place des Dominicains. Merci à toi pour ces pages de mémoire qui, en les achevant m'ont laissé les larmes aux yeux.

Jean-Baptiste Blondeau
Archiprêtre de la Cathédrale de Perpignan

35, rue Lluçia

Chut... demande mon père en augmentant le volume de la radio.

« ...Des compagnies de CRS et de gendarmes en alerte... Aux cris d'Algérie française, une foule immense progresse vers le Forum... » La voix grésille, s'éloigne puis reprend un peu mieux audible. « Ce climat d'insurrection entre Français fait craindre le pire... Ici, Tony Arbona correspondant de la RTF à Alger ».

Associée à la gravité du commentateur, la réception hachée accentue le côté dramatique de l'événement. Dans la cuisine dont la chambre de mes parents n'est séparée que par un rideau et où l'on a rajouté un petit lit depuis le début de ma maladie, la tension est montée d'un cran. Ca et là, des mots reviennent, angoissants. « Une autre guerre, entre Français cette fois... »

Et, l'Algérie « ce pays où Raymond, le fils de la boulangère est parti combattre les fellaghas... » Dans la demi-torpeur qui m'envahit, je revois Raymond arbitrer un match de football sur la place Cassanyes, pendant qu'une main rêche humecte mon front d'eau de cologne. C'est Charlotte, la vieille dame du deuxième qui relaie ma mère occu-

pée par une dernière cliente. Depuis le début de l'après-midi c'est un va-et-vient permanent dans l'escalier.

D'ordinaire, à la façon de prendre appui sur les marches et de faire claquer plus ou moins fort les briques disjointes, je peux donner un nom aux gens qui montent et descendent. Aujourd'hui, les rares fois où la pièce a été plongée dans le silence, je n'ai entendu que le brouhaha du magasin. Des voix fortes ou aiguës, de grands éclats de rire, des discussions qui s'enveniment parfois pour des peccadilles. Tout le quotidien d'un salon de coiffure. « Quelque chose entre le confessionnal et la chambrée de trouffions », a coutume de dire mon père à ses copains anciens prisonniers venus lui rendre visite durant leurs congés.

Au début, c'était un salon réservé aux messieurs. Fondé par mon grand-père Estève, puis repris par son fils à la fin de la guerre. De cette époque subsistent uniquement le carrelage en damier blanc et noir et la plupart des outils, tondeuses, ciseaux, rasoirs à l'acier trempé suédois, dont la qualité paraît-il, s'améliore au fil du temps. C'est du moins ce qu'affirme mon père aux clients qui se plaignent de leurs joues irritées.

La transformation du magasin est assez récente et procède de deux événements. L'achat d'un joli cheval sculpté d'abord, sorte de petit manège propre à susciter l'intérêt des enfants toujours réticents à se faire couper les cheveux. Puis l'extension du salon à la coiffure dames. Un changement qui a fait l'objet d'un vrai bouleversement. Pas seulement à cause de l'ampleur des travaux incluant une séparation vitrée, un large banc de coiffure et une nouvelle peinture dans les tons parme-rosé un peu trop tape-à-l'œil. Mais aussi par la répercussion que cela a

entraîné. Car si l'ouverture d'un salon mixte a provoqué sa part d'étonnement dans le quartier, le fait que ma mère en assume la charge n'a contribué qu'à en intensifier la surprise.

Il est vrai que passer en quelques jours du travail d'emballage chez un expéditeur à celui autrement plus complexe de la permanente ou de la mise en plis était assez peu banal. Même si maman avait du goût comme on dit, l'expérience d'un long apprentissage auprès de ses amies et la secrète envie de changer de vie.

« La Micheline coiffeuse ? », vous pensez d'un sujet de conversation alentour. Mais la Micheline a tenu bon, convaincu les plus réticentes dans l'art de l'ondulation ou du coup de peigne. Et attiré en l'espace de deux ans une clientèle aussi satisfaite que diversifiée. Un tour de force à l'aune de sa ténacité, tant il est sûr qu'elle n'a jamais ménagé sa peine. Ni ses heures d'ailleurs, occupées à contenter toutes ces dames, comme ce soir encore à plus de neuf heures passées.

– Alors, mon cœur tu es fatigué, souffle-t-elle en m'embrassant à la racine des cheveux. Maman est là maintenant, tout près de toi. Sa blouse vert amande à petit liseré blanc autour du col est encore toute imprégnée d'odeurs de laque et d'ammoniaque.

– Si tu as encore besoin de moi, n'hésite pas, intervient Charlotte, Comeléran ne devrait plus tarder...

Le bon docteur Comeléran, ami de mon grand-père et médecin de la famille qui m'a mis au monde dans cette même cuisine auquel je suis infiniment redevable d'un vrai bonheur. Celui de la lecture. Cet enfant s'ennuie, tout seul à vous attendre, avait-il dit un jour à ma mère quelques jours avant l'opération des amygdales, alors que nous lui rendions

visite à son cabinet. Il faut lui donner à lire, à rêver. Comme ça, à défaut de parler à quelqu'un, il naviguera avec Christophe Colomb, ajouta-t-il en me tendant un récit du marin gênois. C'est de cet instant là que date ma fréquentation de la collection « Voyages et découvertes ». Des livres à couverture beige flairant bon le cuir à toutes les pages, que le docteur extrayait des rayonnages de sa bibliothèque en insérant un papier blanc, témoin du prêt. L'île au trésor, Robinson Crusoé, Sur les traces d'Amundsen ; autant d'aventures, d'incitations à l'ailleurs qui m'ouvriraient la porte des lointains...

– Quand tu iras mieux, je te porterai le périple de Vasco de Gama pour que tu découvres ses exploits, mais en attendant montre-moi exactement où tu as mal.

Le détroit de Mozambique puis en remontant, Madagascar, Tananarive ; ces lieux si exotiques que le docteur évoque souvent, pour y avoir exercé quelques années me sont devenus tellement familiers que j'y associe les fragrances d'héliotrope mêlés à ses costumes lors de chaque auscultation. D'habitude, mais aujourd'hui tout est si flou, si cotonneux...

« Là, oui, un peu plus bas aussi, en fait j'ai mal partout ». A peine une réaction à la palpation de l'abdomen, aux doigts froids qui tapotent le ventre et s'efforcent de cerner le diagnostic. Probablement une infection intestinale ou une para typhoïde, répétera plus tard ma mère à Marie, la locataire du troisième.

Des instructions dictées par le docteur à l'angle du couloir je retiens : pénicilline..., pharmacie de garde..., avertir si la fièvre persiste... Avec un « c'est sérieux, tu sais Micheline », qui a l'air de mettre mes parents dans tous leurs états.

Des jours qui passent à demeurer ainsi prostré, dans des draps moites qui sentent l'aigre et la sueur, je ne peux en établir le décompte. Tout juste m'en tenir à quelques faits et gestes quotidiens. Les halètements de mon père lorsqu'il s'asperge le corps d'eau froide le matin dans l'évier contigu à la cuisine. Le raclement des cendres de la cuisinière à bois qu'on réactive chaque fin d'après-midi avant de faire bouillir à petit feu la traditionnelle et répugnante soupe à l'ail.

Les ultimes bruits de la journée enfin, une fois la lumière éteinte, lorsque de l'autre côté du rideau, j'entends le grincement du sommier et le chuchotement de mes parents se transformer parfois en de brusques éclats de voix. Inventaire des reproches du jour au magasin, d'une coupe trop courte par exemple ou d'un mélange de teinture raté. Alternant de façon plus angoissante avec l'énoncé de soucis matériels, tels ce reliquat de patente, ces factures à venir... Tous les aléas d'un commerce précaire, difficiles à évoquer devant la clientèle et que mes parents règlent au lit, faute d'une plus grande intimité dans l'appartement.

Comment bien vivre d'ailleurs dans ce réduit dépourvu de vraies chambres et de cabinet de toilette, derrière lesquelles il n'y a aucune porte à refermer ? Ce constat d'espace étriqué sans domaine privé et démuné de toute notion d'hygiène, ne m'a guère effleuré jusqu'ici. Il résulte de mon entrée au collège, propice aux réalités nouvelles comme disait l'instituteur du cours moyen et, en ce qui me concerne, à tant d'univers inconnus.